

La traduction : hier, aujourd'hui et demain

Micheline Barta

Volume 40, Number 1, mars 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001979ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001979ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Barta, M. (1995). La traduction : hier, aujourd'hui et demain. *Meta*, 40(1), 169–171. <https://doi.org/10.7202/001979ar>

Vouloir écrire une histoire de la traduction, c'est essayer de répondre à toute une série de questions : Depuis quand traduit-on ? Pourquoi traduit-on ? A-t-on toujours traduit de la même façon ? Y a-t-il des époques favorables à la traduction ? Et la liste pourrait s'allonger. C'est dire que l'entreprise est vaste...

LA TRADUCTION D'HIER

Il nous parle aussi dans cette « Introduction » du besoin naissant de traduction au moment de la destruction de la tour de Babel qui symbolisait la rupture d'une unité linguistique universelle. Les hommes, ne pouvant plus se comprendre à partir de cet événement, ont bien dû recourir à un pont qui rétablirait la communication voulue entre eux pour vivre ensemble et fonctionner d'une manière efficace dans le monde qu'ils connaissaient. Il n'y a bien sûr, selon van Hoof, aucun doute que la traduction orale a précédé l'écrite pour répondre aux besoins les plus immédiats.

Dans la Babylone d'Hammourabi (2100 av. J.-C.), cité polyglotte, les affaires officielles ne pouvaient se traiter que par l'acte de médiation des scribes qui traduisaient les édits dans les différentes langues. Ces scribes (du roi) étaient chargés de préparer un édit à envoyer « à chaque province [de la Babylonie] selon son écriture, à chaque peuple selon sa langue ». Donc l'un des buts premiers de la traduction est pragmatique, soit ici la gestion des affaires d'un État qui en a conquis d'autres, dont les peuples parlaient d'autres langues et qui furent annexés à l'État dans la construction d'un empire.

Par ailleurs, van Hoof nous apprend que l'antique Carthage (à partir du IX^e siècle av. J.-C.), où se côtoyaient les représentants d'une centaine de races, avait constitué une sorte de *caste de traducteurs* qui jouissaient de l'exemption de toute corvée. Pour être distincts, ils étaient distincts. En effet, toujours selon van Hoof, « les membres de cette caste avaient le crâne rasé et portaient, en guise de signe distinctif, un tatouage reproduisant un perroquet aux ailes refermées (s'ils ne pratiquaient qu'une langue) ou déployées (s'ils en pratiquaient plusieurs) ». À part le côté cocasse — à nos yeux d'aujourd'hui — de cette constatation, n'aurions-nous pas là le premier exemple de l'organisation de la profession de traducteur dans l'histoire de la traduction en Occident ?

Qu'est-ce que la traduction en fin de compte ? C'est un mouvement qui a reproduit dans le temps ce qui s'est passé la première fois en traduction pour répondre à des buts bien précis, à la fois *artistiques* (traduction d'une histoire de magie attribuée à Imhotep, identifiée au dieu de la médecine, dans l'Ancien Empire d'Égypte, 2640-2040 av. J.-C.), donc aussi buts *mythologiques* et *religieux*, d'un côté et, de l'autre, *pragmatiques* (relations commerciales de deux communautés voisines parlant des langues différentes, et conduite des affaires d'un État). On peut facilement imaginer que ces phénomènes, qui se sont produits à

LA TRADUCTION : HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Vous est-il déjà arrivé de vous demander certains jours : Pourquoi traduire ? À quoi bon ? Ce travail ne revêt-il pas, parfois, un caractère d'irréel, ou plutôt de manque de concret ? Qu'est-ce qu'on produit après tout ? Des mots, des mots, des mots ; ce qui paraît parfois éloigné de ce qui sort des mains d'un artisan comme un menuisier par exemple : une table, une chaise, qui remplissent un but, qu'on peut voir et sentir. Mais une traduction ? Non seulement elle est souvent éphémère, mais encore, elle est souvent interprétée différemment selon la personne qui la lit. Quelle valeur stable a-t-elle donc ? Et pour pousser cet examen encore plus loin, on pourrait se demander comment tout ça a commencé. Autrement dit, quelle est l'origine de l'activité traduisante ?

À première vue, il semblerait qu'il y aurait pas mal de documentation sur ce sujet. Eh bien non, justement. Très peu d'auteurs se sont penchés sur l'histoire de la traduction. Par bonheur, il s'en est tout de même trouvé un qui s'est posé la question des débuts de la traduction. C'est un nom connu de la plupart des traducteurs : Henri van Hoof, qui nous a livré sa *Petite histoire de la traduction en Occident*. Son « Introduction » semble bien cerner le pourquoi d'une histoire de la traduction :

des moments bien précis de l'histoire — la date la plus ancienne que l'on peut relever étant l'an 3000 av. J.-C. pour la traduction orale —, ont dû se répéter indéfiniment au cours des temps et partout au monde, avec plus ou moins d'intensité, passant de moments de faveur à ceux de disgrâce, et inversement, sous la poussée des événements historiques de chaque époque.

La traduction a ainsi successivement traversé dans notre monde occidental les époques de l'Antiquité gréco-romaine (l'héritage antique selon van Hoof), berceau de la culture occidentale ; le Moyen Âge intitulé «L'aube se lève en Occident» par van Hoof, qui est l'âge de l'avènement des langues vulgaires après la longue prééminence du latin en Europe ; la Renaissance, ses querelles religieuses et l'apparition des premiers humanistes, Luther, précurseur des théoriciens de la traduction. Selon van Hoof, «De la Réforme, on peut dire qu'elle n'est qu'une querelle de traduction» ; le XVIII^e siècle, le Grand Siècle, celui du Roi-Soleil en France, dénommé le «crépuscule des dieux» par van Hoof. Il sera suivi de siècles de révolution : le XVIII^e, Siècle des lumières, et celui d'une véritable révolution des idées suivie d'une révolution historique, peut-être la plus importante dans l'histoire de l'Occident, la Révolution française de 1789. C'est alors la fin de la mission civilisatrice de la traduction. L'esprit s'affranchit de la tutelle de l'Antiquité et la littérature de celle de la traduction. Montesquieu a bien fait dire par l'un de ses personnages dans *Les lettres persanes* : «Quoi ! [en s'adressant à un traducteur] Il y a vingt ans que vous ne pensez pas ! Vous parlez pour les autres et ils pensent pour vous...» ; le XIX^e siècle, celui de la révolution industrielle qui a métamorphosé le monde tel qu'on l'avait connu jusqu'alors. C'est bien le siècle qui se trouve «au seuil des temps nouveaux», selon l'expression de van Hoof. Les distances sont supprimées, le temps aussi, avec accélération conséquente de l'échange des communications (invention du téléphone, entre autres). La traduction s'adapte à tous ces changements et en est le reflet en même temps ; et enfin le XX^e siècle, celui de la révolution technologique, des déchirements et guerres nationales qu'il a connu et connaît encore et de l'affrontement pendant presque tout le siècle entre deux systèmes économiques adverses : le capitalisme et le communisme. Mais c'est aussi celui de changements extraordinaires, dits «technologiques». Ces derniers ont évidemment un impact sur la traduction : elle subit cette emprise technologique et l'exprime, mais s'en sert aussi. C'est le siècle de l'avènement de l'ordinateur qui changera pour toujours le processus de la traduction. C'est aussi celui d'essais de traduction automatique, pas toujours couronnés de tout le succès attendu, malgré certains accomplissements dans des domaines limités qui méritent d'être mentionnés : trois programmes de traduction automatique en application depuis 1976 (l'un en Italie et les deux autres aux États-Unis). Il ne faut surtout pas oublier la récente omniprésence du télécopieur dans le monde de la traduction, au point qu'on se demande comment on n'a jamais pu y exister sans lui. C'est

aussi au XX^e siècle que le français perd son monopole dans les relations internationales. On assiste d'ailleurs depuis la deuxième moitié de XIX^e siècle à une internationalisation croissante avec la création des premières organisations internationales, comme la Croix-Rouge en 1884. Le XX^e siècle est pour van Hoof «l'Âge de la traduction» qui sort le traducteur de son isolement traditionnel et «lui donne le sentiment non seulement de faire partie intégrante de la nouvelle société, mais encore de participer directement à ses progrès».

LA TRADUCTION D'AUJOURD'HUI

Notre siècle, le XX^e, est en effet celui où le traducteur voit surgir toute une armature de moyens de l'asseoir solidement dans la société et de reconnaître ainsi le rôle de plus en plus indispensable qu'il a à y jouer. Sa profession s'organise sérieusement : naissance d'associations professionnelles de traducteurs dans les grands centres du monde occidental, tenue de congrès mondiaux sur la traduction depuis ceux organisés tous les quatre ans par la FIT (Fédération internationale des traducteurs, fondée en 1953) ; création d'écoles reconnues de traduction et d'interprétation, à partir de celle créée au sein de l'Université de Genève, suivie d'autres à Paris au sein de l'École des Hautes études commerciales et de la Sorbonne, à Louvain (Belgique), à l'Université Catholique de Louvain, aux États-Unis (à l'Université de Georgetown), en Angleterre (à l'Université de Bath), sans oublier dans notre propre Montréal, l'Institut de traduction qui y est fondé en 1942 pour devenir deux ans plus tard (en 1944), la réputée École de traduction de l'Université de Montréal. Un autre soutien de l'organisation de la profession de traducteur est la publication de revues spécialisées de traduction : *Babel* (créée en 1955), *Le journal des traducteurs* paru pour la première fois en 1955, lui aussi, et rebaptisé *Meta* depuis 1967, *Le langage et l'homme* publié depuis 1966 par l'Institut Marie Haps à Bruxelles, entre autres. Et enfin et surtout, il faut souligner l'épanouissement de la traduction avec des noms comme Fedorov (de l'ex-URSS, dans les années 1950), Vinay et Darbelnet avec leur magistrale *Stylistique comparée de l'anglais et du français*, parue en 1958, Georges Mounin et ses *Problèmes théoriques de la traduction* de 1963, suivis de bien d'autres.

Il conviendrait de se poser d'autres questions pour en savoir plus long sur la profession de traducteur à l'heure actuelle : quels sont les pays les plus consommateurs de traduction, et pourquoi ? Le premier qui vient à l'esprit est le Canada, puis la Suisse et la Belgique. Ces trois pays ont en commun le fait d'être constitués d'au moins deux communautés linguistiques (francophone et anglophone au Canada, wallonne et flamande en Belgique) et même quatre ! (en Suisse : allemande, française, italienne, romanche). Pour que les gens vivant à l'intérieur de tels pays se comprennent, il est évident que la traduction est le moyen par excellence pour jeter un pont entre eux. Mais il existe aussi des communautés linguistiques

plus homogènes qui éprouvent le besoin de communiquer avec d'autres communautés linguistiques vivant dans des pays étrangers, pour l'établissement de relations commerciales, diplomatiques sur le plan des affaires extérieures, ou pour l'échange de connaissances scientifiques et techniques. Là aussi, la traduction joue un rôle de premier plan et les pays fortement consommateurs de traduction sont tous les sept grands pays industrialisés qui forment le groupe des sept : États-Unis, Grande-Bretagne, France, Italie, Canada (une fois de plus, mais à un autre titre), Allemagne et Japon. Un autre groupement économique où l'importance des échanges linguistiques prend une grande ampleur est la CEE, laquelle importance sera vraisemblablement renforcée par suite du récent traité de Maastricht. Tous les pays membres de cette communauté devant se comprendre le plus parfaitement possible, vont forcément recourir à la traduction à cette fin. Il y a là aussi une forte consommation de traduction. Sans oublier les grandes organisations internationales comme l'ONU à New York qui, outre l'interprétation, ont des besoins énormes de traduction et en consomment donc en conséquence. On voit que dans tous ces cas les causes d'une forte consommation de traduction sont d'ordre éminemment pragmatique, bien qu'il existe toujours un besoin de traduction littéraire.

À ce propos, quelles différences marquantes y a-t-il entre des traductions qui servent à des fins différentes, soit entre les traductions commerciales/techniques et littéraires/culturelles ? Faut-il adopter des approches différentes dans l'un et l'autre cas ? Quels impératifs faut-il respecter pour obtenir une traduction efficace selon ses fins : pragmatiques ou artistiques ? Il est évident que pour des fins commerciales ou techniques, ce qu'il importe de respecter est l'exactitude et la clarté pour qu'il soit, pour ainsi dire, impossible d'induire le destinataire en erreur. Il importe aussi d'être aussi concis que possible pour permettre à ce destinataire d'arriver droit au but. Tous ces critères sont valables pour des traductions littéraires, mais il faut y ajouter celui de leur effet sur le lecteur (émotion esthétique), ainsi que l'élégance de la langue. Elles doivent donc être belles et fidèles.

LA TRADUCTION DE DEMAIN

Quelle sera son orientation ? Toujours plus technique, ou «technologique», pour employer le terme à la mode ? Ira-t-elle vers une informatisation (accès à des banques de mots entièrement informatisées) et une automatisation toujours plus grande ? On peut se demander si la traduction ne risque pas ainsi de s'éloigner de sa vocation première, et même de sa raison d'être qui est celle de servir de trait d'union entre des personnes ne parlant pas la même langue. Y aurait-il un moyen de réintroduire dans ce processus de traduction ultra-technologique l'élément humain qui permettrait aux hommes de familles ethno-culturelles différentes de communiquer sans peine, et donc de se comprendre et remplacer ainsi les situations

conflituelles que le monde a connues pour une bonne part jusqu'ici par des situations de coopération menant à un monde de demain plus harmonieux, soit plus stable ? Utopie ou possibilité ?

CONCLUSION

La traduction telle que nous la connaissons aujourd'hui existera-t-elle même demain ? Ou les gens voisins sur le plan géographique et culturel apprendront-ils à s'exprimer suffisamment bien dans la langue des autres pour supprimer le besoin de traduction ? Cela semble un rêve tout à fait irréalisable — pour le moment. Pour en revenir au traducteur de demain, est-il imaginable, parmi d'autres évolutions possibles de son rôle allant dans le sens d'une humanisation de la traduction technologique d'aujourd'hui, de le voir se transformer, non du jour au lendemain, mais peu à peu, en un enseignant de langue seconde, ou même de plusieurs langues secondes, si on peut dire, (comme le symbole du perroquet de l'antique Carthage, aux ailes refermées pour celui qui ne pratique qu'une seule langue, et déployées pour celui qui en pratique plusieurs). Il s'ouvrirait ainsi tant à lui-même qu'aux autres de nouveaux horizons sur le plan humain qui élargiraient son horizon actuel ? La vie étant «le domaine infini des possibles» comme l'a dit un écrivain de notre siècle, tout est imaginable.

MICHELIN BARTA
Montréal, Canada

RÉFÉRENCE

VAN HOOFF, Henri (1986) : *Petite histoire de la traduction en Occident*, Bibliothèque des cahiers de l'Institut linguistique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Cabay.